

En même temps que Ximenès opérât ces réformes dans son diocèse, il continuait aussi sans relâche celle des Franciscains, qu'il avait commencée lorsqu'il était devenu provincial et confesseur de la reine. Son but, comme nous l'avons dit précédemment, était de ramener les conventuels relâchés à la stricte observance, d'éloigner des couvents, soit par la bonté, soit par la force, ceux qui se refusaient à ce changement, afin de les peupler de religieux animés de meilleures dispositions. Dès le début, il y avait rencontré de grands obstacles, mais lorsque, devenu archevêque, il tâcha, avec un redoublement d'énergie, de mettre son plan à exécution, il vit redoubler aussi la vigueur de la résistance, d'autant plus que les conventuels ainsi pressés, avaient réussi à trouver de nombreux appuis dans la haute noblesse. C'est que les principales familles avaient leurs caveaux ou leurs chapelles funéraires dans les couvents des conventuels, qui, en vertu de fondations, devaient s'acquitter de beaucoup d'anniversaires et de prières pour les morts. Or, comme les observants, qu'il s'agissait d'introduire, n'osaient recevoir aucune rétribution pour les fonctions ecclésiastiques, ni percevoir les revenus de ces fondations, les familles en question craignirent de voir cesser ces messes et ces prières, d'autant plus qu'on commençait à répandre faussement le bruit, que Ximenès avait ordonné de faire un autre emploi de ces fondations.

L'autorité de la pieuse reine triompha de cette opposition des nobles; mais les plans de l'archevêque rencontrèrent un obstacle plus sérieux à la cour de Rome même. Ils y furent considérés comme une violation des contrats de l'Ordre, confirmés par les papes Paul II, Sixte IV et Innocent VIII, en vertu desquels aucune des deux catégories des Franciscains ne pouvait prendre possession des couvents et églises appartenant à l'autre, pas même

avec la permission du Saint-Siège. Alexandre VI avait, à la vérité, approuvé le changement opéré par Ximenès ; mais cette fois , il prêta aussi l'oreille aux plaintes du général des Franciscains, François Samson, qui lui-même, comme tous les généraux jusqu'à l'année 1517, appartenait aux conventuels. Il agréa même sa proposition, d'après laquelle les correcteurs royaux (c'est-à-dire, nommés par Ximenès) des couvents d'Espagne, n'osaient plus désormais entreprendre seuls les améliorations à faire ; mais seulement de concert avec plusieurs délégués du général, tirés de la classe des conventuels. Et comme ces entraves n'étaient plus respectées en Espagne, et qu'on les mettait entièrement de côté, Alexandre alla si loin, que par un bref du 9 novembre 1496, adressé à Ferdinand et à Isabelle, sans toutefois nommer Ximenès, il interdit jusqu'à nouvel ordre la continuation de la réforme des couvents en Espagne (1).

Isabelle, presque découragée, communiqua cette nouvelle à l'archevêque. Mais celui-ci ne renonça nullement à l'espoir d'exécuter ses bons desseins ; et il fit à Rome des représentations si énergiques, que le pape révoqua sa défense, et chargea de la continuation de la réforme Ximenès et deux autres évêques, ceux de Catanea et de Jaen. C'est ainsi que la stricte observance fut introduite en Espagne dans la totalité des couvents de Franciscains, à peu d'exceptions près ; et Gomez est d'avis qu'on était redevable à Ximenès, de toute la piété, de la discipline, de la continence et de la sainteté qu'on trouvait de son temps chez les Franciscains d'Espagne (2).

Ce n'est pas toutefois que, même après la permission obtenue du pape, on n'eût encore à triompher de plus

(1) Voir ce bref dans Gomez, l. c. p. 952, et Wadding, l. c. p. 127.

(2) Gomez, l. c. p. 953, 28.

d'un obstacle ; et environ un millier de conventuels opposés à cette réforme , passèrent en Afrique , pour échapper par l'apostasie à l'austérité du réformateur et pouvoir se livrer sans frein à leurs honteux désirs. C'est du moins ainsi que le raconte Pierre Delphinus , et après lui Raynald , dans sa continuation des Annales de Baro-nius (1). Zurita (2) , d'autre part, et l'académicien espagnol Clémencin (3), ont représenté cet évènement comme un fait si assuré , qu'on ne peut guère admettre la supposition de Prescott, qui ne repose que sur une seule donnée , et d'après laquelle ces moines mécontents au-raient émigré , non en Barbarie , mais en Italie et dans d'autres pays (4).

Mais entre les principaux adversaires de la réforme de cet ordre , on remarqua surtout le général des Francis-cains lui-même , Aegidius Delphinus , qui , élevé à cette dignité en l'an 1500 , songeait à opérer la fusion des conventuels et des observants. Peu de temps après sa promotion , dans la même année 1500 , il se rendit en Espagne , pour travailler , si possible , à la chute de Ximenès (5). Aussitôt tous les ennemis de l'archevêque passèrent du côté de l'agresseur , et travaillèrent avec ardeur à fournir pour cette guerre si peu glorieuse , leur contingent de griefs , de plaintes et de calomnies. Abondamment pourvu d'armes et de munitions de cette

(1) Raynald ad anno 1497, n. 34.

(2) Zurita, Annales T. V, (ou Hist. del rey Hernando , T. I) l. III , c. 43 , p. 435 b.

(3) Dans son Elogio de la reina dona Isabel , Ilustrac. 8 , dans les Memorias etc. T. VI, p. 201.

(4) Prescott, II p. p. 416, note 34. Gomez et Robles ne disent rien de cette affaire.

(5) Gomez, l. c. p. 943, 37. Wadding , l. c. p. 244.

espèce , l'habile général s'efforça d'abord de faire perdre à l'archevêque la forte position qu'il occupait dans la faveur de la reine. Il demanda donc une audience à cette princesse, et aussitôt après les premiers compliments, il commença à lancer les traits empoisonnés de son zèle hypocrite. « Il s'étonnait que la reine eût voulu élever à une si éminente dignité le frère François , qui ne brillait ni de l'éclat d'une haute naissance ni de celui d'un grand savoir. Novice dans la connaissance du droit , peu versé dans les autres sciences , il était impossible que l'insignifiant official de Siguenza eût pu acquérir l'aptitude requise pour un poste d'une si grande importance. »

» La princesse avait sans doute eu égard à sa réputation de piété ; mais elle devait observer que cette apparente sainteté était purement affectée , et ne cadrerait nullement avec les temps ni avec les circonstances. Il ne pouvait d'ailleurs échapper à son œil pénétrant que Ximenès lui-même était d'un caractère inconstant , et qu'il était passé d'une rigueur extrême à un luxe sybaritique. Il ne voulait pas parler de son extérieur rude et sombre , de ses mœurs dures et rustiques , non plus que du défaut de culture et de bienséance qu'on remarquait en lui ; toutes choses qui cependant prouvaient qu'il n'avait pas une véritable sainteté , attendu que celle-ci est toujours douce , débonnaire , amicale , sereine et affable. Son long refus d'accepter la dignité qui lui était offerte n'était nullement une preuve de sa vertu , mais seulement un signe de sa finesse. La reine devait en conséquence tâcher de guérir la plaie que , contre sa volonté , elle avait faite à l'Eglise de Tolède , et il ne serait sans doute pas difficile d'amener à une résignation , un homme si peu fait pour son poste. »

A ce discours, il ajouta encore d'autres paroles calomnieuses et propres à discréditer le prélat ; mais ce fut avec si peu de succès, que la reine eut peine à se retenir et à s'empêcher de lui montrer la porte. Elle ne lui répondit que ces quelques paroles, qui étaient une réprimande : « Mon père, êtes-vous bien présent à vous-même ? Savez-vous à qui vous parlez ? » « Oui, répliqua-t-il, je sais que je parle à Isabelle, qui, comme moi, n'est qu'une poignée de cendres et de poussière. »

En disant ces mots, dignes d'une meilleure cause, il sortit de l'appartement, fut encore pendant quelques années le brouillon de son ordre, jusqu'à ce qu'au chapitre, tenu à Rome en 1506, il fut déposé (1). Quant à Ximenès, il continua la réforme tant des autres ordres monastiques d'Espagne que du sien propre, comme il avait commencé à la faire de l'aveu du pape, lorsqu'il n'était encore que le confesseur de la reine (2). Ceux qui s'y soumirent le plus volontiers, furent les Dominicains, les Carmélites et les Augustins ; et les Franciscains, ce qui s'y résignèrent le plus difficilement. Le long séjour que Ximenès dut ensuite faire à Grenade, pour la conversion des Maures, le força à interrompre les travaux entrepris pour la réforme de son diocèse et pour celle des couvents. Ensuite, les affaires de la cour, et les fêtes célébrées lors de la prestation de l'hommage à Philippe et à Jeanne, vinrent à leur tour réclamer ses soins ; mais à peine eut-il recouvré la santé à Santorcaz, vers la fin de l'année 1503 (voir ch. IX), qu'il forma le dessein de retourner à Tolède, afin de poursuivre avec énergie l'œuvre de

(1) Gomez, l. c. p. 943-944. Wadding, l. c. p. 214.

(2) Quintanilla, Archet. Lib. I, c. 44, 44, raconte des particularités relatives à ces réformes.

la réforme. Il n'était pas encore parti, que la reine l'appela sans retard à Médina del Campo, où Jeanne, sa fille, était en proie à une profonde mélancolie. Ximenès se hâta, comme nous avons vu, d'aller consoler la princesse ; mais il voulut faire marcher de pair la continuation de la réforme, et il chargea son vicaire-général, le docteur Alonso Garcia de Villalpando et le chanoine Fernando de Fonseca, de visiter le chapitre de Tolède. Toutefois les chanoines virent en cela une violation du droit qu'ils réclamaient de n'avoir à répondre qu'à l'évêque lui-même, refusèrent en conséquence d'admettre les deux délégués et firent appel au pape. Sur le rapport du vicaire-général, Ximenès, cédant à une impétuosité excessive, fit conduire à la forteresse les trois chanoines qui criaient le plus haut, Sêpulvéda, Barzana et Ortiz. Les autres alors s'adressèrent à la reine, et envoyèrent une députation à Médina, où la princesse résidait en ce moment avec l'archevêque. L'écolâtre de la cathédrale, François Alvar, qui était à la tête de cette députation, déclara que leur démarche n'avait pas été dictée par un esprit de désobéissance envers l'archevêque, ni par la crainte d'une réforme ; qu'au contraire, ils étaient prêts à se soumettre sans contradiction aux censures de l'archevêque lui-même, quoique chacun sût que Ximenès serait, sans comparaison, plus rigoureux que ses vicaires ; mais qu'il s'agissait en ce moment de la considération et de la dignité du chapitre, qui, de temps immémorial, n'avait jamais rendu compte à un juge inférieur à l'archevêque lui-même.

Ximenès vit sans doute alors qu'il avait été trop violent dans cette affaire et qu'il avait été trop loin, car il offrit sur-le-champ de terminer ce débat, en se chargeant de faire personnellement cette visite ; et dans l'intérêt de

cette affaire, la reine lui permit de son côté de s'éloigner de Médina, quoiqu'elle commençât elle-même à se trouver mal. A son départ, elle lui dit gracieusement qu'aussitôt que sa santé le permettrait, elle se rendrait elle-même à Tolède, pour l'avoir de nouveau dans son voisinage (1).

Mais la mort de cette princesse qui survint bientôt, l'empêcha de tenir parole. Quant à Ximenès, il s'acquitta de la visite du chapitre, à la satisfaction de tous (2). Les détails de cette affaire, et les dispositions salutaires qui y furent prises, ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous : mais nous savons pourtant qu'il fut plus tard dans des relations très-amicales avec son chapitre, qu'il le consultait dans toutes les affaires importantes, et qu'à l'occasion, il priaït ses chanoines de se souvenir de lui à l'autel et dans leurs prières (3).

En revanche, les anciens biographes nous parlent d'autres institutions de bienfaisance, que fit Ximenès à cette époque pour l'amélioration de son diocèse. Il avait appris que la pauvreté était pour un certain nombre de jeunes filles, une occasion de déshonneur et d'immoralité ; et d'autre part, lorsqu'il était encore provincial, il avait remarqué en faisant ses visites, que d'autres, poussées par le besoin, prenaient le voile sans avoir la vocation religieuse, et se trouvaient ensuite très-malheureuses. Voulant remédier à ce double mal, il fonda à Alcalá un couvent de filles du titre de Saint-Jean, et y adjoignit pour les filles pauvres, une maison consacrée à sainte Isabelle, dans laquelle elles devaient, sous la surveillance d'une mère spirituelle et du gardien des Franciscains de cette ville,

(1) Gomez, l. c. p. 976-977. Quintanilla, l. c. lib. III, c. II, p. 443.

(2) Gomez, p. 978, 7.

(3) Fléchier, l. VI, p. 487.

vivre d'après des règles déterminées, jusqu'à ce qu'elles pussent se marier, ou, si elles le voulaient, entrer à un âge plus mûr dans un couvent. Dans le premier cas, elles devaient recevoir une dot des revenus de la maison, lesquels étaient assez considérables; et dans l'autre, être admises gratuitement dans le couvent de Saint-Jean.

Ximenès vécut encore assez pour voir les heureux fruits de cette fondation; et il en eut une si grande joie, que, tant de son vivant que par son testament, il fit encore à cette institution des donations considérables, lesquelles furent plus tard encore beaucoup augmentées, par François Ruyz et par Philippe II. Cet établissement prit de la sorte une telle extension, que même beaucoup de filles moyennées, et en particulier les filles des employés royaux, allaient y faire leur éducation (1).

Ximenès ne mettait pas moins de zèle à soutenir les institutions bienfaisantes que d'autres avaient fondées. Comme les pauvres étaient encore fort peu aidés à Tolède, deux hommes de la classe moyenne, Jérôme Madrit (2) et Pierre Zalaméa, résolurent d'abord de fonder un hôpital pour des malades nécessiteux et abandonnés; et ils en eurent bientôt recueilli un nombre considérable dans une maison, qu'ils pourvurent des secours de la médecine et des autres choses nécessaires.

A peine cette pieuse entreprise eut-elle attiré l'attention de ce moyen âge si bienfaisant *pour l'amour de Dieu*, qu'un grand nombre de personnes se hâtèrent de la secourir. Aussi, grâce à leurs propres ressources et au concours des autres, ces hommes de bien se trouvèrent en

(1) Gomez, l. c. p. 979.

(2) Dans Pierre Martyr, Ep. 343 et 357, il est parlé d'un Jérôme Madrit, qui était économiste et chanoine de la cathédrale de Grenade.

état , non-seulement de soigner leurs propres malades , mais encore d'étendre leur sollicitude sur les veuves et les orphelins abandonnés, et sur beaucoup d'autres œuvres de charité.

Mais le principal protecteur de cette nouvelle institution fut Ximenès. Il manda aussitôt Jérôme Madrit , l'exhorta à persévérer, lui offrit les secours les plus abondants , et lui déclara qu'il était disposé à favoriser cette œuvre de ses conseils, de son argent et de son crédit. Pour commencer, il remit à Jérôme une somme considérable , et l'encouragea tellement que celui-ci fonda alors formellement, à l'honneur de l'Immaculée Conception , une société religieuse destinée à soigner les pauvres , les malades , et surtout les pauvres honteux.

D'après une disposition particulière , chaque année , du 1^{er} novembre au 31 mars , deux membres de la Société devaient, pendant toute la nuit, parcourir avec des lanternes les rues de la ville, et conduire dans le nouvel hôpital les pauvres exposés sans abri aux rigueurs de l'hiver. Témoin de ces progrès , Ximenès , pendant la famine de l'année 1505 , donna à cet établissement plus de 4000 boisseaux de bon froment , et lui fit dès lors de riches aumônes en argent et en fruits. Après sa mort , le pape Adrien VI , en signe de bon souvenir des jours qu'il avait vécu avec Ximenès en Espagne , confirma cette institution dans les formes voulues , et Gomez ne se lasse pas de décrire les bénédictions dont elle fut la source , ainsi que la reconnaissance qu'elle inspirait et qui se manifestait chaque année , au jour de la mort de Ximenès, par un anniversaire solennel et par une distribution d'aumônes extraordinaires (1).

(1) Gomez, l. c. p. 970, 974.

Ximenès fit encore une foule d'autres actes de bienfaisance ; il visitait lui-même les hôpitaux , dotait des filles pauvres , nourrissait tous les jours trente pauvres , rachetait des prisonniers ; enfin , il fonda quatre hôpitaux , huit couvents et douze églises (1).

Mais pendant qu'il était ainsi occupé des soins qu'il consacrait à son diocèse , qu'il secourait les pauvres , et tâchait d'allumer dans son clergé l'amour d'une vie sainte, la mort vint frapper la grande reine Isabelle, et arracher de nouveau le fidèle grand-chancelier à ses occupations épiscopales.

(4) Fléchier, l. VI, p. 499, 504.

CHAPITRE XV.

Participation de Ximènès aux affaires du royaume sous Philippe-le-beau :

A défaut d'héritier mâle , la Castille , à la mort d'Isabelle , devait échoir à Jeanne , alors sa fille aînée , et qui était mariée à Philippe-le-beau. Ferdinand devait , en conséquence , cesser de prendre aucune part aux affaires de Castille , et se renfermer dans le gouvernement de l'Aragon , son royaume héréditaire. Mais ces relations , si simples en elles-mêmes , furent compliquées par la folie de Jeanne et la légèreté de Philippe. Ce dernier avait montré si peu de cœur pour l'Espagne , et avait paru si empressé de fuir de ce pays , qu'il y avait à douter si jamais il la choisirait pour sa résidence habituelle , et s'il n'aimerait pas beaucoup mieux de séjourner dans les Pays-Bas , où régnait plus de gaieté.

Quant à Jeanne , il n'y avait pas à se faire illusion. Son amour et sa jalousie l'y retiendraient alors également , et la Castille serait ainsi privée de sa souveraine. Il était d'ailleurs à craindre , comme cela arriva réellement plus tard , que l'état mental de cette princesse ne vînt à s'empirer encore , et qu'elle ne devînt ainsi tout à fait incapable de gouverner.

Voulant dans ces deux cas , soit de l'absence personnelle , soit de la folie de sa fille , pourvoir au bien de la Castille , Isabelle , sentant sa mort approcher , songea à remettre aux mains de son prudent époux , la régence de son royaume héréditaire. A cette fin , elle avait déjà , au commencement de l'année 1503 , fait décider par les Cortès de Castille , que si elle venait à mourir dans l'absence de sa fille ou du prince Philippe , Ferdinand prendrait dans l'intervalle la direction des affaires du royaume (1). Mais elle se prononça plus absolument à ce sujet dans son mémorable testament , qu'elle fit écrire un mois et demi avant sa mort , le 12 octobre 1504 (2). Elle y déclarait que , dans le cas où Jeanne , pour motif d'absence ou de maladie , ne pourrait prendre en mains le gouvernement du royaume , elle nommait , après mûre réflexion et d'après le conseil de beaucoup de prélats et de gentilshommes , son époux , le roi Ferdinand , régent unique de Castille , jusqu'à ce que Charles , leur petit-fils , eût atteint sa vingtième année. Elle pourvoyait en même temps son époux de riches revenus , lui léguait viagèrement la moitié des produits de l'Amérique récemment découverte , et lui laissait la grand'maîtrise des trois Ordres espagnols réunis depuis peu à la couronne , en vertu d'un Indult papal (3).

Quant à Philippe , Isabelle n'en disait pas un mot dans son testament , et elle le privait de la régence , parce que jamais il n'avait écouté ses conseils , qu'il avait maltraité

(1) Ferreras.

(2) C'est tout à fait sans raison que Robertson , dans son Histoire de Charles-Quint , révoque en doute l'authenticité de ce testament. Cfr , Prescott , II p. p. 393.

(3) Mariana , lib. XXVIII , c. 11 , p. 302.

sa femme , et préféré constamment les intérêts français à ceux de l'Espagne (1).

Isabelle nomma exécuteurs de son testament le roi Ferdinand, l'archevêque Ximenès, Déza, évêque de Palencia, les deux surintendants des finances , Antoine Fonseca et Jean Vélasquez , et son propre secrétaire Jean Lopez Lezarraga , avec la clause expresse , que les deux premiers étaient autorisés à agir avec un pouvoir souverain , pourvu qu'ils eussent l'assentiment d'un seul des quatre autres (2).

Mais plusieurs grands de Castille furent très-mécontents des dispositions de la reine , et ne voulurent pas entendre parler de la régence de Ferdinand , soit que l'ancienne jalousie entre Castellans et Aragonnais les aveuglât , ou qu'ils eussent plus d'espoir de voir grandir leur influence sous le faible Philippe , que sous le vigoureux Ferdinand. Aussi à peine eurent-ils connaissance de ce testament , qu'ils se montrèrent animés des sentiments les plus passionnés , et se hâtèrent d'envoyer des messagers en Flandre , pour inviter Philippe à passer sans retard en Espagne (3).

Instruit de ces menées , Ferdinand , pour donner tous les apaisements que la justice réclamait , déposa solennellement le titre de roi de Castille , le jour même de la mort de son épouse , et fit proclamer cet événement à Médina del Campo , en ajoutant que Jeanne, sa fille, alors absente , et Philippe , son époux , étaient devenus rois , et que lui , conformément aux volontés de la reine défunte , était seulement administrateur du royaume (4). Il n'en remit pas moins, d'après un ancien usage, la bannière de

(1) Martyr, Ep. 277. (2) Mariana, l. c. Ferreras, Prescott, II p. p. 364.

(3) Martyr, Ep. 277. (4) Ib., 279.

Castille au duc d'Albe , et manda sur-le-champ le primat grand-chancelier à Toro , sur les frontières du Portugal , où il se rendit lui-même , pour délibérer avec lui sur les affaires du royaume et sur l'exécution du testament.

Ainsi , tandis que le convoi funèbre d'Isabelle , escorté par le fidèle Pierre Martyr et une foule de chevaliers et d'ecclésiastiques , traversait , par un temps affreux , presque toute l'Espagne du nord au sud , jusqu'à Grenade (1), Ferdinand et Ximenès se réunissaient à Toro , où l'habile monarque se répandit en politesses pour conserver l'amitié de l'influent prélat. Voyant qu'il avait alors plus besoin de Ximenès que Ximenès de lui , il alla à sa rencontre , lorsqu'il apprit son arrivée , l'accueillit de la manière la plus amicale , et lui offrit un siège , tout en continuant lui-même à rester debout.

Presque chaque jour , des délibérations avaient lieu entre les exécuteurs testamentaires réunis (2) ; et bientôt (janvier 1505) on convoqua à Toro les Cortès , qui approuvèrent les dispositions du testament d'Isabelle , rendirent hommage à la reine Jeanne et à son époux , et reconnurent Ferdinand pour administrateur du royaume (3). Sur ces entrefaites , de mauvaises nouvelles de la santé de Jeanne étant arrivées , les Cortès déclarèrent que le cas d'empêchement prévu par Isabelle était arrivé , et prièrent expressément le roi Ferdinand de répondre au désir de son épouse défunte , et de ne pas abandonner le royaume dans la nécessité où il se trouvait. La cour de Philippe reçut en même temps la nouvelle de tous ces événements (4).

(1) Martyr, Ep. 280. (2) Gomez, l. c. p. 968, 56 et 980.

(3) Mariana, lib. XVIII, c. 42, p. 302.

(4) Zurita, Anales de Aragon, T. VI, lib. VI, c. 4.

Tout cela s'était passé d'une manière parfaitement régulière, et l'on croyait avoir pourvu à l'avenir de la Castille en restant sur le terrain du droit; mais plusieurs nobles ne voulurent pas plus se conformer au décret des Cortès qu'au testament de la reine, et répandirent sur le compte de Ferdinand des bruits désavantageux, comme si, par un mariage avec la Beltranée, il voulait attirer à lui la Castille, ou réclamer au moins la moitié du royaume de Grenade. En conséquence, plusieurs se déclarèrent ouvertement pour Philippe, nommément le marquis de Villena, le duc de Najara, et don Juan Manuel, ambassadeur de Ferdinand et d'Isabelle en Allemagne.

Ce don Manuel, à la nouvelle de la mort d'Isabelle, se rendit incontinent en Flandre sans la permission de son prince, gagna par la force de son esprit une grande influence sur Philippe, accrut l'éloignement de ce prince pour Ferdinand, résista ouvertement à l'ordre que ce dernier lui donna de retourner à son poste, et, de la Flandre, forma et entretint l'alliance de Philippe avec les Grands mécontents de la Castille (1). Ses insinuations furent d'autant plus efficaces sur l'esprit de Philippe, qu'elles étaient appuyées par les confidants flamands de ce prince, lesquels comptaient sur l'éloignement de Ferdinand, afin de pouvoir avec plus de facilité s'enrichir de l'or et des terres de la Castille.

Quant à Philippe, qui redoutait dans la gravité sévère de son beau-père un gouverneur importun, il entra avec joie dans le plan qui lui était proposé, de chasser Ferdinand de la Castille, en dépit du testament d'Isabelle (2).

Dans de pareilles conjonctures, Ferdinand était, on le comprend, fort abattu. Depuis trente ans, il avait aimé la

(1) Martyr, Ep. 282. Ferreras, XII p. t. 8. (2) Martyr, Ep. 282.

Castille comme sa propre patrie ; il avait fait beaucoup pour elle, de concert avec sa sage épouse, et lui avait conquis un nouveau royaume, celui de Grenade. Tout ce qu'ils avaient fait était menacé de ruine, et l'on allait peut-être voir renaître l'ancienne anarchie, si Philippe, avec sa légèreté, réussissait à chasser de la Castille son sage beau-père (1). Ferdinand croyait même avoir à craindre pour le royaume de Naples, nouvellement conquis, et appartenant à la couronne d'Aragon ; et il fut longtemps sans pouvoir se défaire du soupçon accablant, que le gouverneur de ce pays, le grand Capitaine, pourrait bien, en qualité de castillan, s'unir à Philippe et lui livrer Naples.

Mais Ximenès promit au roi son concours plein et entier, et lui conseilla de députer vers Philippe en Flandre quelques hommes d'une fidélité éprouvée, pour lui dévoiler les plans intéressés des Grands d'Espagne, former avec lui un traité d'amitié, et prier le jeune prince de passer lui-même en Espagne. Lopez Conchillos et Michel Ferrera furent chargés de cette mission (2).

Pendant son séjour à Toro, Ximenès voulut visiter à Zamora, ville du voisinage, le corps de saint Ildephonse, évêque de Tolède († 667) ; mais les habitants, craignant qu'il ne demandât une partie du saint corps, lui en refusèrent l'accès. L'archevêque en fut douloureusement affecté ; mais il se remit à ses occupations, et il retourna selon les uns à Alcalá, pour continuer la réforme de son diocèse qu'il avait interrompue ; ou, selon d'autres, il se rendit, à Ségovie avec le roi, qu'il ne quitta que lorsque les difficultés où il se trouvait furent aplanies (3).

(1) C'était ainsi qu'en jugeait déjà Pierre Martyr, Ep. 283.

(2) Martyr, Ep. 282. Gomez, l. c. p. 984, 49. Mariana, lib. XXVIII, c. 43, p. 306.

(3) Gomez, l. c. p. 982.

Vers ce temps-là , Philibert de Vera, de Bourgogne , et Andrea del Burgo, de Crémone, vinrent de la part de Philippe et de l'empereur Maximilien , réitérer verbalement à Ferdinand , le désir que déjà Philippe avait exprimé par écrit à son beau-père , de le voir quitter la Castille et se retirer aussitôt dans son royaume héréditaire d'Aragon. La malheureuse Jeanne, dans ses moments lucides, voyait avec douleur l'aveuglement de son époux , la manière dont son père était traité par lui, et les dangers qui menaçaient son royaume de Castille. Par le conseil de Conchillos, dont nous avons parlé ci-dessus, et qui était devenu son secrétaire , elle pria son père , dans une lettre touchante, « si la prière d'une fille chérie avait encore quelque pouvoir sur lui, de ne point abandonner les royaumes que, de concert avec Isabelle, il avait tirés d'une situation si déplorable , pour les rendre grands et puissants ; qu'en qualité d'héritière du royaume, elle lui donnait plein pouvoir pour l'administrer, et que si elle retournait en Castille , elle gouvernerait entièrement d'après ses conseils. » Conchillos remit cette lettre à Ferrera , son collègue, pour la porter en Espagne ; mais Ximenès et tous les autres s'étaient trompés sur le compte de cet homme , qui eut l'ame assez basse pour livrer traîtreusement à Philippe cette lettre confidentielle. Celui-ci , saisi d'une fureur ressemblant à la rage , chassa aussitôt les dames et les seigneurs espagnols de la cour de son épouse, dont il soumit la correspondance avec l'Espagne à sa propre censure, et fit jeter l'infortuné Conchillos , comme coupable de haute trahison, dans un affreux cachot, où ce jeune homme, plein de vigueur et de santé , mais probablement empoisonné , ne tarda pas à perdre les cheveux ; et plus tard même , la raison (1).

(1) Gomez, l. c. p. 983. Martyr, Ep. 286.

Philippe ne s'en tint pas là : il équippa une flotte puissante pour chasser de force son beau-père de la Castille, et s'entendit même, à ce que l'on dit, avec la France, pour que Louis XII enlevât à Ferdinand le royaume de Naples, dans le moment où lui-même aborderait en Espagne, les armes à la main (1).

Inquiet au plus haut point de tous ces événements, de l'inimitié croissante de Philippe pour lui, et de son alliance menaçante avec la France, Ferdinand manda Ximenès près de lui à Ségovie (2), pour opposer son crédit à celui des Grands mécontents et pour négocier avec les députés flamands. Aussitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, Ximenès, avant même de se présenter au roi, fit prier les deux ambassadeurs de se rendre chez lui sans retard ; et telle était la profonde estime dont ils étaient pénétrés pour le primat grand-chancelier, que, malgré les conseils contraires des Grands d'Espagne, ces deux envoyés se levèrent aussitôt de table et se rendirent près de lui au palais. Là, l'archevêque leur représenta combien il déplorait la défiance de Philippe à l'égard de son beau-père, et qu'il aimât mieux se livrer à des vautours avides et à des loups affamés. Il leur montra ensuite que la punition de Conchillos était beaucoup trop rigoureuse pour sa faute, et les pria en conséquence de dépêcher au plus tôt un courrier, pour prier Philippe de l'élargir. Puis il ajouta en général, qu'il était temps que ce prince y allât avec plus de douceur à l'égard de son beau-père, sans quoi celui-ci pourrait aussi facilement s'irriter et lui fermer par la force l'entrée de la Castille (3). Effrayés de ce langage, et

(1) Martyr. Ep. 285, 289, 290, 294.

(2) Tel est le récit de Gomez (p. 983), d'après lequel Ximenès aurait été auparavant dans son diocèse.

(3) On a blâmé Robertson d'avoir attribué à Ferdinand le dessein de s'opposer par la force à la descente de Philippe en Castille. Ximenès voulut du moins

redoutant la fermeté non moins que l'influence du primate, les envoyés, avant même de se remettre à table, dépêchèrent des courriers à leur maître, pour l'instruire de la négociation qui venait d'être entamée, et le prier de montrer plus de condescendance, attendu que c'était l'unique moyen de prévenir de grands maux (1). Cette entrevue eut pour résultat l'élargissement de Conchillos, et l'ouverture de nouvelles négociations entre Philippe et son beau-père.

Toutefois, une autre circonstance encore avait influé sur cette condescendance de Philippe. Pendant que, allié de la France, il faisait les préparatifs d'une expédition contre Ferdinand, ce prudent monarque avait réussi à dissoudre cette alliance menaçante, et même à s'allier avec Louis XII, son ennemi héréditaire, contre Philippe, son gendre. Par haine pour ce dernier, il en était venu jusqu'à épouser Germaine (2), nièce du roi de France, afin de laisser l'Aragon à un héritier futur, et d'en priver ainsi l'ingrat Philippe. C'est ainsi que l'inimitié du gendre et du beau-père menaçait de détruire le bien que le mariage de Ferdinand et d'Isabelle avait préparé à l'Espagne, et la haine du vieux aragonnais en était venue au point de sacrifier même de précieux avantages, pour séparer la France de Philippe et la gagner pour lui-même. En effet, tandis que Louis renonçait en faveur de Germaine à ses droits sur Naples, Ferdinand, entr'autres conditions onéreuses, devait, pour le cas où Germaine mourrait sans enfants, promettre à la France la moitié du royaume de

le faire craindre aux envoyés : quant à Ferdinand, Martyr qui était dans son entourage, dit qu'il n'eut aucunement envie de tirer le glaive Ep. 294.

(1) Gomez, l. c. p. 983 et 984.

(2) Fille de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et d'une sœur de Louis XII. Elle était aussi petite-fille de Léonore, la coupable sœur de Ferdinand ; elle n'avait que 18 ans et Ferdinand 53.

Naples; et par contre, les fiançailles de Charles, son petit-fils, avec Claude de France, qui d'ailleurs déplaissaient au peuple français, furent dissoutes. Ce traité fut signé par les deux parties en octobre 1505, et Martyr l'appelle avec raison ignominieux; mais lorsqu'il ajoute que Ferdinand *dut* bien le faire, on comprend pourquoi Ximenès y donna son assentiment (1). Louis XII prit dès lors si décidément parti pour Ferdinand, que le passage par la France fut refusé à Philippe, tant qu'il ne se serait pas réconcilié avec son beau-père par un traité de paix (2).

On ne lit pas sans intérêt la lettre où Ferdinand instruit Philippe de ces événements: « Vous n'avez, mon fils, lui dit-il, aucun sujet de m'en vouloir parce que j'ai fait la paix avec votre ami de France, puisque, aussi longtemps que ce prince a été mon ennemi déclaré, et le vôtre en secret, vous avez recherché avec tant d'ardeur son secours contre moi, ou plutôt contre vous-même. Je ne vous ai fait aucun tort; mais vous, par votre alliance avec la France, vous avez cherché à vous préparer, ainsi qu'à moi, une grande honte et un grand dommage, et vous m'avez forcé de contracter un second mariage... Rentrez maintenant en vous-même; et si vous venez en fils, et non en ennemi, vous serez, malgré tout ce qui s'est passé, embrassé comme un fils. Grande est la puissance du cœur d'un père. Je connais mieux que personne la noblesse et le peuple; si vous suivez mes conseils, votre arrivée en Espagne sera heureuse; mais si vous continuez à vous fier à ceux qui, ne considérant que leurs intérêts, vous entraînent à votre ruine, vous vous précipiterez dans des malheurs certains (3).

(1) Gomez, l. c. p. 984, 16, dit qu'il fut conclu, non *abnuente* Ximenio.

(2) Prescott, ib. 401. (3) Martyr, Ep. 293.

Cette tournure inattendue des affaires força Philippe à rétablir de bons rapports entre lui et Ferdinand, qui, sur ces entrefaites, après la conclusion du traité avec la France, s'était rendu de Ségovie à Salamanque avec Ximènes. C'est là que notre archevêque apprit la mort de son gouverneur de Cazorla, Pedro Hurtado Mendoza, frère du grand cardinal. A cette nouvelle, il envoya sur-le-champ des mandataires chargés de recevoir les serments des employés inférieurs, et de soigner de la rentrée exacte des revenus. Quant à la nomination d'un nouveau gouverneur, il la remit à un autre temps (1).

Pendant le séjour qu'ils firent à Salamanque, la question de la régence fut vidée par la convention du 24 novembre 1505, qui fut publiée le jour des rois de l'année suivante. Il y était réglé que désormais, tous les édits royaux porteraient en tête les noms de Ferdinand, de Philippe et de Jeanne, et qu'ils gouverneraient de concert (2). Toutefois, les amis de Philippe parmi les Grands d'Espagne, ne regardèrent cette convention que comme un mal devenu nécessaire par l'union de Ferdinand avec la France, et qui devait cesser aussitôt que Philippe viendrait lui-même en Espagne. Alors Ferdinand ne devrait plus occuper ni la première ni aucune autre place dans le gouvernement de la Castille, mais être refoulé sans ménagement dans son royaume d'Aragon (3).

Ils prophétisèrent vrai, parce qu'ils aidèrent eux-mêmes à l'accomplissement de ce qu'ils avaient prédit; mais pour le moment, Ferdinand fut satisfait de la convention de Salamanque, et il retourna sans délai à Ségovie, pour jouir du plaisir de la chasse, qu'il aimait passionnément.

(1) Gomez, l. c. p. 984. (2) Martyr, Ep. 294, Prescott, II p., p. 404.

(3) Gomez, l. c. p. 985.

A la nouvelle que Jeanne et Philippe avaient pris la mer en janvier 1506, il fit faire dans toute la Castille des prières publiques pour leur heureuse arrivée, et se rendit plus au nord, à Valladolid, afin de pouvoir se rapprocher promptement des côtes, aussitôt qu'ils auraient abordé. On voit dans P. Martyr (1), avec quel vif intérêt Ferdinand reçut, quelque temps après, la nouvelle que la flotte flamande, à la suite d'une traversée très-orageuse, avait enfin abordé, en partie détruite, sur les côtes d'Angleterre, ayant tristement lutté contre les flots et le feu.

Après un assez long séjour en Angleterre, où Jeanne rendit visite à Catherine, sa sœur, Philippe entra enfin le 28 avril 1506 dans le port de la Corogne, en Galice. Ferdinand se hâta d'aller au devant de lui, et le fit prévenir de ses intentions pacifiques, en lui donnant l'assurance qu'il ne voulait rester qu'une couple d'années au gouvernement de la Castille pour lui donner les indications nécessaires, et qu'ensuite il se retirerait entièrement dans ses états héréditaires (2). Ximenès, sur l'ordre du roi, le suivit immédiatement; et pendant ce voyage, il obtint, à ce que l'on crut, par ses prières, une pluie abondante et bienfaisante aux habitants de Villumbrale (3). Bientôt après, il rejoignit à Molina le roi Ferdinand, qui avait prié Jeanne et Philippe de se rendre à Compostelle; il voulait attendre leur arrivée dans cette petite ville qui en est voisine, pendant que le vice-roi de Galice et un autre Grand iraient féliciter ses illustres hôtes (4).

(1) Martyr, Ep. 206-298. Gomez, l. c. p. 985.

(2) Martyr, Ep. 294, 304, 304. Gomez, l. c. p. 985, 35.

(3) Gomez, l. c. p. 985, 36; 986, 45.

(4) Ibid. 986, 46, 32, etc. Ferreras.

Mais, dans l'intervalle, l'amitié à peine rétablie entre les deux princes parents fut de nouveau rompue. Philippe fut assez imprudent et assez orgueilleux tout à la fois, pour déclarer publiquement qu'il avait l'intention d'annuler la convention de Salamanque, de ne recevoir de Ferdinand aucun conseil, et de ne pas même permettre que son épouse rejoignît son père (1). Il était irrité du mariage de Ferdinand avec Germaine, qui menaçait de le priver un jour de la possession de l'Aragon, de Naples et de la Sicile; et la noblesse castillane n'avait pas été moins indignée de ce mariage, outrageant pour la mémoire de la grande Isabelle et pour l'honneur national, et contraire d'ailleurs aux intérêts de la Castille (2). Aussi les Grands quittèrent-ils alors en foule le parti de Ferdinand, pour se ranger du côté de Philippe. Quant à ce dernier, il évitait visiblement de se rencontrer avec son beau-père, et il se hâta de quitter Compostelle, comme un fugitif, pour ne pas voir arriver Ferdinand, là même où ils s'étaient donné rendez-vous (3). Ximenès seul, avec le grand-amiral, le grand-connétable de Castille, le duc d'Albe et son frère, ainsi que le marquis de Dénia et quelques autres, restèrent fidèles à Ferdinand.

On ne sait s'il y avait plus de petitesse que de méchanceté chez Philippe à se cacher ainsi, comme un voleur, dans les montagnes du nord de l'Espagne, dans la crainte de rencontrer son beau-père (4). Le *odiunt quem laeserint* (on hait ceux qu'on a offensés) influait sans doute sur sa conduite, en même temps que l'embarras naturel de paraître sous les yeux de celui qu'il venait de

(1) Martyr, Ep. 305. (2) Ibid. 300.

(3) Gomez, l. c. p. 986. Martyr, Ep. 308, 30. Prescott, II p. p. 404.

(4) Martyr, Ep. 308.

contrister par le rejet de la convention de Salamanque , et en le privant de toute relation avec sa fille.

Voulant agir par douceur , Ferdinand avait déjà , vers le milieu de mai 1506, envoyé Pierre Martyr vers Philippe, dans l'espoir qu'il serait disposé à écouter le savant illustre, qu'il avait si particulièrement distingué lors de son premier séjour en Espagne (1). Mais cette tentative n'ayant eu aucun succès , Ferdinand épancha de nouveau sa douleur dans la sein de Ximenès , quoiqu'il fût assez fort pour la cacher aux yeux du monde. Il regretta alors d'être resté si longtemps à Molina et d'avoir laissé échapper son gendre ; il reprocha même à Ximenès de ne pas l'avoir engagé à se hâter ; mais il accueillit cependant la réponse du prélat, lorsque celui-ci lui représenta que, malheureusement, on avait toujours rejeté ses propositions ; qu'il avait conseillé non-seulement de se hâter , mais de recourir aux armes pour tenir en respect les Grands révoltés et mettre un frein à la malveillance de son gendre. Il l'engagea toutefois à ne pas encore perdre courage et l'assura de son appui (2). Après cet entretien , Ximenès , malgré son âge avancé , entreprit la besogne difficile de réconcilier Ferdinand et Philippe. Il se mit en route pour rejoindre au plus tôt ce dernier , le poursuivit par les routes des montagnes voisines , et ne se donna aucun repos qu'il ne l'eût atteint. Il le rencontra à Orense, en Galice (3). A peine y fut-il arrivé , qu'il envoya vers le prince son compagnon Fr. Ruyz , pour lui annoncer qu'il venait lui rendre hommage, et pour demander une

(1) Martyr, 305, 306.

(2) Gomez, l. c p. 986, 40. Fléchier, liv II, p. 454.

(3) Gomez, p. 986, 54 , prétend que Ximenès fit ce voyage au commencement de mai 1506 ; mais celui de Pierre Martyr tombe déjà dans la seconde moitié de mai , comme on le voit par ses lettres 305 et 306. Gomez a sans doute voulu écrire *juin* au lieu de *mai*.

audience. Philippe accueillit cette nouvelle avec faveur, témoigna la joie que lui causait l'arrivée de l'éminent prélat, et désigna le jour suivant pour celui de l'audience demandée. Dans cette entrevue même, il fit à Ximenès un honneur tout particulier, ayant déjà appris auparavant à estimer en lui, à côté de sa haute dignité ecclésiastique, beaucoup d'influence politique et un grand caractère. Le premier entretien dura plus de deux heures entre quatre yeux, et fut suivi de plusieurs autres. Il négocia aussi avec les conseillers de Philippe; et ce qu'il y avait de meilleur dans la noblesse de Castille était heureux de la présence de Ximenès, voyant en lui le seul conciliateur possible entre les deux princes rivaux (1).

Les représentations que Ximenès fit à Philippe nous sont connues par une lettre qu'il fit écrire d'Orense à Ferdinand. Il y dit qu'il a démontré au jeune prince, que les Grands d'Espagne ne cherchent que leur propre avantage, dût la ruine du royaume en être la suite; et qu'ils haïssent le roi Ferdinand, parce que celui-ci voit à fond leur égoïsme, et qu'il menace de se mettre à la traverse de leur avidité. Qu'en réalité, Ferdinand a déjà très-bien mérité de Philippe, et que celui-ci ne peut rien faire de mieux que de s'abandonner à la direction de son fidèle beau-père, qui, par sa longue expérience, et par la connaissance exacte qu'il a de la noblesse et du peuple castillans, sait procurer le bien de l'État; que le repousser pour donner sa confiance à don Manuel, était la même chose que se faire couper une bonne jambe, pour s'en faire mettre une de bois ou même un simple roseau. Qu'en général les belles-mères étaient rarement amies de leurs belles-filles, mais qu'il en était tout autrement des beaux-

(1) Gomez, l. c. 986, 48. 987, 36. Fléchier, l. II, p. 154, etc.

pères à l'égard de leurs gendres , et surtout dans le cas actuel , où le beau-père , n'ayant pas d'héritier mâle , était sincèrement occupé des intérêts de sa fille et de ses descendants (1). »

Mais toutes ces représentations furent inutiles, et Ximenès ne put pas même obtenir que Ferdinand gardât au moins l'administration temporaire du royaume de Grenade, qu'il avait conquis et qui n'était pas encore tranquille. Bien plus, Philippe persista invariablement à vouloir que ce prince sortît de la Castille; et il n'entendit à rien, qu'à accorder à Ferdinand les avantages pécuniaires que le testament d'Isabelle promettait à son époux (2).

Ximenès comprit alors que toute négociation ultérieure serait parfaitement inutile, et il accepta ces dernières concessions; mais il songea à procurer une entrevue entre les deux princes, et il résolut de ne pas quitter la cour de Philippe, avant qu'ils se fussent vus et entretenus personnellement. Ferdinand, de son côté, ne tarda pas à remercier Ximenès, en termes pleins de chaleur, pour les efforts qu'il avait faits et pour toute sa conduite, et se déclara prêt à quitter le royaume dont son gendre aveuglé lui refusait la direction (3).

C'est ainsi que ces deux princes, grâce à la condescendance du plus âgé, s'accommodèrent pacifiquement (4); et dès lors, Ximenès, comme son devoir l'exigeait, resta, en sa qualité de grand chancelier de Castille, aux côtés de Philippe.

(1) Gomez. l. c. p. 987, 40-988, 5. (2) Ib. p. 988, 5-24.

(3) Ibid. 988, 24-37.

(4) Ferdinand céda par amour pour sa fille, comme le dit Pierre Martyr, Ep. 309 : ab armis temperatum est à Fernando, quia paternus amor tot opprobria ferre coegit.

Ce fut alors qu'il disposa de la place vacante de gouverneur de Cazorla , en faveur de son cousin , le comte Garcias de Villaroel , et il choisit à cet effet un mode de nomination propre à faire connaître tout à la fois les prétentions de la couronne au droit de confirmation , et la volonté du prélat d'être libre dans son choix. En effet , un jour que Philippe était présent , Ximenès dit à Garcias : « Baisez la main du roi , notre maître, parce qu'il vous a fait gouverneur de Cazorla (1). » Le roi , ainsi pris au dépourvu, refusa d'autant moins son approbation, que cette nomination avait ainsi l'air d'avoir été faite par lui ; et ceux-là avaient deviné juste, qui , dès le commencement, s'étaient doutés que Ximenès voulait différer jusqu'à l'arrivée de Philippe, de pourvoir à cette place importante.

Ce prince se dirigea alors vers Burgos pour assister aux Cortès , et bientôt Ximenès arriva avec lui à Puebla de Sénabria. Ce fut là qu'il parvint enfin à le déterminer à voir son beau-père. Pour les préliminaires de cette entrevue, Philippe choisit don Manuel, qui, ayant la conscience des fautes dont il s'était rendu coupable envers Ferdinand, n'osa se risquer de paraître devant lui, que lorsque le duc d'Albe et don Antonio Fonseca eurent été donnés pour otages ; Ximenès se chargea de leur donner l'hospitalité. Tous les préparatifs étant terminés , l'entrevue solennelle eut enfin lieu dans une plaine près de Sénabria, sur la frontière de la Galice et du royaume de Léon, le 23 juin 1506. Accompagné d'une foule de gentilshommes belges et espagnols, et d'une armée considérable équipée comme pour le combat , Philippe parut au lieu du rendez-vous avec une pompe royale, ayant à sa gauche don Manuel, et à sa droite Ximenès. De l'autre côté, Ferdinand s'avança habillé simplement et sans armes, et suivi d'une escorte de deux cents

(1) Gomez, l. c. p. 988.